

## Lera et ses environs en dessus de Brembilla

Pas grand-chose à dire. Pas de quoi en faire tout un plat ni de fouetter un chat ! Alors que la côte d'où nous sommes descendus est en plein soleil, et elle le restera au moins plus de deux heures encore, ici nous sommes déjà plongés dans une ombre froide, annonciatrice du grand hiver qui ne permettra presque plus à la contrée de goûter au moindre rayon de soleil<sup>1</sup>. On s'enfonce dans une nuit de près de six mois, glaciale, où les rosées ne se dessèchent jamais, où les pierres restent mouillées et grasses, où les gels s'ajoutent les uns aux autres pour vous donner une couche de givre ayant l'apparence de la neige.

Cela offre une vision déprimante. Il faut être né sur ce coteau pour y rester. Et pourtant c'est le cas. Les maisons de Lera, à visiter ce petit hameau placé sur une sorte de colline, mises en groupe comme un château, sont toutes occupées, restaurées, presque trop, puisqu'on n'a pas tenu compte de l'ancienne et belle structure des murs. Ainsi soit ceux-ci ont été récrépis, ce qui est toujours un sacrilège, soit l'on vous a fait ces fameux joints entre les pierres qui dénaturent la présentation d'origine qui est d'avoir construit sans joints, juste la chaux un peu blanc cassé qui réunit les éléments entre eux.

Mais ce qu'il faut comprendre, et c'est la réflexion que nous nous ferons tout au long de cette promenade, c'est qu'il faut choisir. Soit l'on répare ces maisons façon moderne, et on les habite à l'année avec toutes les commodités possibles, soit on les laisse crouler, comme cela fut en certains endroits.

On sait que la commune de l'endroit est laxiste. Ou tout au moins que si elle cherche à imposer des règles dans le domaine de la construction, celles-ci ne sont respectées que du bout des lèvres. On compose, on détourne, on arrive toujours à ses fins qui tendent justement à qu'il n'y ait pas de règles, ou un minimum. Et ainsi disparaissent des hameaux entiers sous les crépis actuels et au goût d'une population qui n'a rien à faire avec le vieux, l'authentique. De cela, reconnaissons-le, ils s'en fichent comme de leur première chemise. Ils veulent vivre le présent, et non pas honorer un passé qui fut bien trop difficile et qu'ils veulent même ignorer. Ils ont nécessité de tourner la page, et le plus vite possible.

Ainsi donc s'en vont ces vieilles maisons que l'on pleure dans leur beauté rustique, avec les vieilles pierres qu'on laisse telles quelles, pourvu que les murs restent solides, les vieux balcons de bois, les encadrements de fenêtres en pierre de taille tels qu'ils avaient été soigneusement mis en place. Et si d'aventure la commune serrait la vis sur le plan respect du patrimoine, la majorité de ces gens pourrait d'exclamer :

- Vous voulez des maisons qui revivent, alors que vous imposez plein de règles et de limites. Il vous faut choisir Messieurs : soit vous nous laissez

---

<sup>1</sup> Un brin exagéré !

construire à notre manière, soit vos vieilles maisons, on les laisse couler et on en élève des neuves juste à côté ! Ou, à la limite, on fiche le camp !

Et la commune a choisi et a laissé faire. Le résultat est sous nos yeux.

Ce qui domine, à Lera, plus que la situation qui est tout de même intéressante, en ce sens que l'on est plus haut que le fond de la vallée qui reste plus froid, et surtout plus pollué en conséquence d'une grand'route plus ou moins de transit, ce sont les voitures. Y en a partout. Chacun en a combien, en somme, une au moins, si ce n'est pas deux. Et la construction de ce qui pourrait être un garage collectif, tout béton, énorme, fait figure d'épouvantail à distance dans cette côte où il se remarque en premier. C'est une immense balafre grise qui a pris le pas sur les maisons elles-mêmes, cette sorte de petit château vu à distance. Cela est utile peut-être, mais reste d'une laideur repoussante. Fermons les yeux et attardons-nous sur la deuxième caractéristique de ce hameau qui dut être formidable vu à l'ancienne, avec de l'authentique dans chaque coin de rue, dans chaque encoignure, les chiens. Ils sont tous petits fort heureusement. Ils se couraient les uns les autres, et quand ils vous voient, ils vous viennent dessus en poussant leurs aboiements forcenés et ridicules. Ils vous trouvent trop grand pour vous mordre. Aussi vous tournent-ils autour sans trop savoir quoi faire. Certes, ils voudraient bien vous chasser, vous l'intrus, mais ils n'en ont pas le courage. Alors les voilà à deux, à trois, à quatre ou cinq à déboucher de toutes les ruelles et de vous proposer un concert qui vous crée une sacrée ambiance !

On a visité le hameau, on a fait toutes les constatations précédentes et puis l'on est monté dans la campagne par un ancien chemin de mulet. Comme il fut dit, les pierres sont mouillées et grasses. Gare à la descente. D'autant plus que des feuilles les recouvrent et cachent ce qu'elles pourraient avoir de traître. On monte un cheminet de traverse maintenant et l'on arrive à ce qui était la maison de l'oncle. Mais comme elle a changé, s'écrie celle qui a put la connaître alors qu'elle était venue ici enfant trouver sa parenté. Il est vrai, ce n'est plus une maison traditionnelle comme elle devait l'être à cette époque. Elle est toute moderne, toute blanche au milieu des champs. Elle ne s'adapte plus, elle tranche. Et d'autre part elle n'appartient plus à la même famille, ceux qui l'habitent étant d'ailleurs, ainsi qu'il est pour nombre de ces maisons isolées qu'à un moment donné de l'histoire de ce pays, les gens n'ont plus voulu. Fini l'éloignement, fini de ces sites où vous ne trouvez aucune route, on se regroupe tous dans le fond de la vallée, ou tout au moins à mi-hauteur. Pour les hauts, laissez-moi ça désormais tranquille.

On est monté plus haut encore par de petits chemins qui courent dans la forêt et sur les pâturages, la plupart d'anciens champs, terre en apparence riche et productrice d'une herbe épaisse, si celle-ci serait capable enfin un jour de se ressuyer et perdre de cette humidité d'automne qu'elle gardera jusqu'au printemps où enfin les rayons du soleil arriveront à la vivifier.

On découvre des écuries anciennes qui sont hélas devenues de vrais bidonvilles, avec des tôles appliquées contre des façades qui ne sont rien

d'autres que ces vieux tonneaux de mazout, des barils, qu'on a ouverts et dépliés. Tout cela à la cisaille et puis à grand coups de masse pour enlever la courbure du métal. Et c'est beau, ces bouibouis de toutes sortes, plantés là, avec d'autres ajustements de la même veine ! C'est déprimant, d'autant plus qu'il n'y a personne, et que si c'est encore animé de temps en temps, ce ne doit plus l'être bien souvent. Il y aura certes du bétail ici, en saison, mais pour combien de temps encore ? Car où sont les écuries modernes qui pourraient l'accueillir en nombre, les granges où l'on pourrait rentrer le fourrage d'une manière fonctionnelle. Et puis aussi s'il y a ici de jolis plateaux où l'usage des machines est possible, il reste toutes ces pentes trop raides où seuls les engins adéquats pourraient encore en venir à bout. Que d'interrogations !

On marche sur des chemins de terre où le pas laisse la marque de la semelle du soulier. On se rapproche d'un hameau. Mais celui-ci va une fois de plus nous révéler le phénomène de la désertification de ces lieux. On ne saurait trop reprocher aux gens d'ici d'avoir abandonné le coin, car c'est un fait prouvé par la solitude des lieux, ils sont tous partis. Voilà, aucune route d'accès, seul l'antique chemin des mulets permet d'arriver à ce hameau. Et cette sente à l'ancienne, on le constatera à la descente, est d'une raideur impressionnante. Elle domine en fait une sorte de vaste pente presque verticale. Elle fait contour sur contour et ne vous mène même pas à l'agglomération principale du fond de la vallée mais à l'étage intermédiaire d'où il faut procéder à une seconde descente. C'est très loin, à l'écart. On raconte ainsi que pour les dernières restaurations de ces maisons, car deux d'entre elles paraissent encore habitables, on a procédé à des arrivages de matériel par hélicoptères. Imaginez donc les coûts si chaque fois qu'il vous faut du sable, du ciment, des briques, des poutres, bref les matériaux nécessaires à la restauration d'une maison, il faut faire appel à de tels engins.

La preuve que ce système à ses limites, seules deux des bâtisses de cet ensemble ont été retenues. Les autres désormais croulent. Les toits sont ouverts, le chemin passe au pied d'une paroi au sommet de laquelle une pierre est branlante et pourrait vous venir dessus. Elle attend patiemment son heure !

Vieilles maisons, vieux voisinages autrefois habités jusqu'à la dernière pièce, familles nombreuses, des enfants partout, qui, revenus de l'école, jouent dans les environs. La forêt est moins épaisse, au contraire d'aujourd'hui où elle envahit tout et désole une contrée. Elle a repris sa place légitime au détriment de ces anciennes terres qui étaient toutes cultivées, et qui le sait, dans les endroits les plus raides en terrasses. On ne les remarque plus. Il faudrait se promener en forêt, aller de ci de là et non ne faire que suivre un simple chemin.

L'une de ces maisons est très haute, quatre niveaux. Preuve que les familles étaient nombreuses et qu'alors on ne pensait pas à s'en aller d'ici. On vivait là et on mourait là. On cultivait sa terre, on élevait ses bêtes. On allait peut-être aussi déjà un peu travailler dans l'agglomération principale où l'industrie offrait des places de travail. Mais on remontait en fin de journée pour traire ses vaches, et

le matin de bonne heure, avant de redescendre, on procédait de même. Et ainsi jusqu'au jour où l'on a préféré l'industrie à cette agriculture de montagne, de subsistance pourrions-nous dire, laborieuse et qui n'enrichit pas son homme.

On était combien, dans cet ensemble, dans ces quatre ou cinq maisons ? Peut-être trente, peut-être plus, guère moins. Dans tous les cas on restait nombreux. Il y avait des naissances chaque année. Et des décès aussi. C'était la vie, rude et sans concession de l'endroit. Mais la vie quand même qui animait ces maisons et ces terres qui bon an mal an permettaient de vous nourrir.

Surgit l'effroi de l'éloignement, satanée route qui ne vint jamais. Ils l'ont promise dix fois, à la commune, mais ils n'ont jamais eu l'argent pour la faire, dit-on. Alors on n'a plus attendu. Les premiers sont partis, non pas parce qu'il n'y avait pas de route, mais parce qu'il n'y avait pas suffisamment de travail dans la contrée ou que celui-ci était si mal payé que vous n'arriviez pas à vous payer un kilo de farine avec ce que vous aviez gagné de la journée. Ils sont allés dans d'autres pays, en France et en Suisse. On se souvient même plus anciennement de ces familles qui ont émigré en Amérique ou ces autres qui ont préféré l'Argentine. Ils ne sont bien entendus jamais revenus. Qu'auraient-ils pu faire de retour au pays, si ce n'est de prendre la décision de repartir encore pour cette fois-ci ne jamais plus avoir l'idée de revenir. Oublier son pays. Oublier son voisinage, sa propre maison qui désormais croulerait sous le temps et les intempéries. Voyez celle-ci, elle n'a plus de toit. Cette autre n'en a plus non plus mais en plus ses parois commencent à crouler. Elles n'ont fière allure ni l'une ni l'autre. Et on ne les reconstruira pas, c'est certain. Elles ont par ailleurs ce défaut incurable qu'elles sont trop grandes et qu'il faudrait des fortunes pour les restaurer. Il serait nécessaire de diminuer le nombre d'étages. Crénom, qu'on se dit, combien étaient-ils vraiment pour habiter des immensités pareilles. Et toujours avec ces escaliers et ces balcons de bois à l'extérieur qui conduisent à chacune des pièces. L'escalier est pris dans la largeur du balcon, et c'est pour ça qu'il n'est jamais large. On passe à peine, les gros doivent se mettre de côté. Les femmes enceintes se cramponnent à la balustrade. Escaliers qui montent ici ou là. Voilà un palier, un balcon plus haut part des deux côtés. On voit des dames qui étendent le linge à des ficelles qui sont pendues entre les supports verticaux. Car il y aura le soleil levant l'été, c'est certain. On a parlé des mois d'hiver. Mais restent quand même ceux d'été où la contrée retrouve une lumière suffisante pour que l'on puisse y vivre.

Ces maisons que pourtant l'on avait construites avec soin. Il suffit de regarder les murs qui ont tenu, et les angles. C'est parfait de verticalité. Ces murs n'ont depuis l'instant où ils ont été posés pas bougé d'un millimètre. Vous mettriez votre fil à plomb depuis le haut, s'il était encore possible d'y monter, il vous montrerait une verticale qui n'a pas changé. Les années, les siècles mêmes se sont succédés sans que cela ne bouge. Et qu'est-ce encore que les murs droits, regardez-moi maintenant les angles, solides à durer mille ans. C'est vertical de manière absolue. On se met dans le bas. On regarde contre en haut, pas une

Pierre n' a bougé. Mais voilà, le travail de sape du temps commence par le haut, par le toit, qui sera le premier à crouler. Pas étonnant, ceux-ci étaient de pierre, il fallait donc des charpentes plus solides que pour les simples tuiles. Et quand ces charpentes pourtant si robustes, par le phénomène des gouttières qui ne manquent jamais d'arriver dans n'importe quelle couverture, ont pourri, les pierres se sont écroulées encore plus vite que les tuiles à cause de leur poids. Un trou béant s'est fait dans la maison, autorisant désormais d'autres pluies et d'autres neiges à détruire à leur tour les planchers pour aller jusqu'au niveau du sol où prendra place un jour, poutres pourries et gravas, puis même cela disparaîtra sous la pousse des arbres qui ne manqueront pas de coloniser un site où ils n'auront pas de concurrence. Et c'est ainsi que les maisons deviennent ces coquilles vides avant que celle-ci elles-mêmes ne s'écroulent pour ne plus être remontées.

On est redescendu dans le fond de la vallée un peu de vague à l'âme. Pour bientôt cependant remonter l'autre pente, où même ici le soleil avait disparu, qui s'était caché derrière la cime des montagnes, pour ne plus laisser qu'une lueur qui disparaîtrait bientôt tout à fait. Il était grand temps de retrouver la petite maison de notre propriétaire qui nous avait bien recommandé, à la location, de la soigner comme si elle avait été la nôtre, ce que bien entendu nous avons fait.



Une des rares maisons de Lera qui garde encore l'aspect d'autrefois.



Idem, pour ces granges et écuries.



Escaliers d'autrefois. Combien s'y sont-ils assis pour refaire le monde ?



Aspect de Lera.



L'ombre de l'automne pour Lera, le plein soleil pour le coteau opposé.





Vaste colline où nombre d'espaces autrefois cultivés ont été mangés, soit par la construction, soit par la forêt.



La maison de l'oncle n'est plus ce qu'elle était...



Une agriculture de montagne qui tente de survivre.



Trois ou quatre vaches pour ce paysan-là.



Ci-git Roccolo.



On peut admirer non seulement le toit de pierre, mais les façades elles-mêmes, véritables chefs-d'œuvre d'entassement des pierres de l'endroit, avec les nuances qui leur apportent cette plénitude tranquille.



Partie essentielle de Rocolo. Seules les deux dernières maisons sont encore habitées.



Des maisons d'importance. Les balcons de bois n'existent plus depuis longtemps, si bien que les portes donnent aujourd'hui sur le vide.



Pas de doute, nous sommes bien à Roccolo.





Deux parties encore habitables et habitées de temps à autre.





Dernier coup d'œil sur un voisinage qui ne connaîtra peut-être plus jamais les fastes d'antan.